

Les candidatures de Zola à l'Académie française : une obstination significative

Paul ARON

FNRS-Université Libre de Bruxelles

Au XIX^e siècle, l'Académie française reste un passage très fréquenté par les écrivains désireux d'accéder à la légitimité littéraire. La génération romantique y est bien représentée, du moins pour ceux qui ont pratiqué les genres traditionnels de l'art oratoire, du théâtre et de la poésie. Les romanciers, comme Balzac ou Stendhal, en sont absents, mais les auteurs de théâtre mondain, les poètes parnassiens et les romanciers psychologues de la fin du siècle ont pour la plupart posé leur candidature.

L'Académie est une instance littéraire hétéronome, parce qu'elle ne comprend pas que des écrivains. Son recrutement met tantôt en valeur les qualités mondaines ou patriotiques des candidats, tantôt la manière dont ils usent de la langue française. Mais y accéder peut être vécu comme une sanction sociétale de la valeur littéraire, une consécration du rôle public de l'écrivain. Au XX^e siècle, cette sanction apparaît comme obsolète. Ni les surréalistes, ni les nouveaux romanciers, ni les grands auteurs de l'entre-deux-guerres, Gide, Céline, Aragon ou Malraux, ne seront académiciens. Les avant-gardes ont totalement tourné le dos à l'Académie, et c'est par dérision que Tzara peut proclamer : « Il y a un fait connu : on ne trouve plus des dadaïstes qu'à l'Académie française¹. » Il faudra attendre la seconde après-guerre pour qu'une forme de lien se renoue entre l'institution et la littérature vivante, dont profiteront Ionesco (élu en 1970) ou Assia Djebar (2005).

Émile Zola n'a jamais été admis à l'Académie. Il pose sa première candidature en 1890, lors de la succession d'Émile Augier. Son échec ne le décourage pas. Pendant 7 ans, il revient à la charge presque à chaque élection. Mais les renseignements précis sur ces candidatures sont souvent contradictoires. Selon certains, il postule à 19 reprises, 20 selon Frederick Brown², selon d'autres, 23 fois, 24 pour Marc Fumaroli³. Il me paraît donc utile de faire le point sur ces candidatures, sur les propos qui les encadrent, et sur les enjeux de ces élections⁴.

Les candidatures

Il est d'usage que le candidat écrive au Secrétaire perpétuel pour formuler sa demande. Certains ont fait de cette demande officielle un exercice de style. Les lettres rassemblées par Christophe Carlier forment à la fois, selon les mots de l'auteur, « une chronique de la vie littéraire, un manuel d'éloquence et une galerie d'autoportraits⁵ ». On y trouve tous les tons, de la fausse

¹ Cité par *Les Avant-gardes littéraires au XX^e siècle*, Jean Weisgerber éd., Budapest, Akadémiai Kiadó, 1984, p. 649.

² *Zola, une vie*, Belfond, Paris, 1996.

³ *Trois institutions littéraires*, Paris, Gallimard, coll. « Folio-Histoire », 1994.

⁴ *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux* avait publié le 20 février 1899 un relevé presque complet des données que je reprends de manière synthétique. Par ailleurs, la notice de Colette Becker dans le *Dictionnaire d'Émile Zola* (Paris, Robert Laffont, 1993) et les compléments biographiques qui accompagnent l'édition de la correspondance permettent de suivre le fil des diverses candidatures.

⁵ Christophe Carlier, *Lettres à l'Académie française*, Paris, Les Arènes, 2010.

modestie à l'exposé sans fards de ses propres mérites. Certains ont été particulièrement obstinés, tel le Vicomte de Venel qui envoie une trentaine de lettres de candidature entre 1955 et 1978. Il ne sera jamais élu à l'Académie Française. Contemporain de Zola, Olivier Le Roy de Kéranou a postulé presque autant de fois que le romancier, en vain également⁶. Le poète Jean Aicard ou le diplomate Francis Charmes ont eux aussi attendu longtemps, mais ils ont fini par être élus, de même que Georges de Porto-Riche, candidat dès 1909, élu en 1923.

Les lettres de Zola sont toutes rédigées sur le même modèle, très simple, de sa première demande (voir la *Correspondance*). Elles sont parmi les plus concises. Il ne fait jamais état de titres personnels, de recommandations ou d'opinions sur la personnalité décédée. Cela contraste avec nombre de lettres (surtout de la part de candidats fantaisistes).

Tableau synthétique des candidatures d'Émile Zola

Fauteuil	Date(s)	Candidats	Résultat	Nombre de voix obtenues par Zola aux différents tours
Fauteuil d'Émile Augier (F1)	1 ^{er} mai 1890	Ch. Nauroy, Brunetière, H. Houssaye, Thureau-Dangin, E. Manuel, EZ, Henry Becque, Pierre Loti-Viaud, F. Fabre, Jules Barbier, André Theuriet, A. Regnault, Lavisce	Pas de majorité. Election reportée au 11 décembre.	1, 3, 3, 3, 4, 2, 2
Fauteuil d'Émile Augier (F1)	11 décembre 1890		Charles Louis de Saulces de Freycinet	3, 2, 1
Fauteuil d'Octave Feuillet (F13)	21 mai 1891	Auguste Bastier, Henri de Bornier, Louis Lesueur, Ferdinand Fabre, Le Roy de Kéranou, Stephen Liégeart, Pierre Loti, EZ	Pierre Loti	8, 3, 1, 1, 1, 0
Fauteuil de l'Amiral Jurien de la Gravière (F6)	11 juin 1892	Brunetière, Lavisce, EZ, Amiral Reveillère, Nauroy, Robert de la Ville-Hervé, Le Roy de Kéranou, Auguste Bastier, Auguste Estivallet	Lavisce	10, 3
Fauteuil de Renan (F29)	2 février 1893	Zola, Berthelot, Challemel-Lacour	5 tours, pas de majorité. Election reportée au 23 mars 1893.	4, 3, 3, 2, 2
Fauteuil Xavier Marmier (F31)	2 février 1893	EZ, Henri de Bornier, G. Augustin-Thierry, Imbert de St Amant, A. Leroy-Beaulieu, Robert de la Ville-Hervé	Henri de Bornier	6, 2
Fauteuil de Camille Rousset (F37)	2 février 1893	Thureau-Dangin, EZ	Thureau-Dangin	4
Fauteuil de Renan (F29)	23 mars 1893	EZ, Challemel-Lacour, Gaston Paris	Challemel-Lacour	8, 4, 1
Fauteuil de John Lemoine (F28)	23 mars 1893	Brunetière, Eugène Manuel (se retire), EZ, Fouquier, Comte de Cosnac	Pas de majorité	3, 2, 4, 5, 3, 2
Fauteuil de John Lemoine (F28)	8 juin 1893	Brunetière, EZ, Fouquier, Comte de Cosnac	Brunetière	4

⁶ Voir : Adolphe Brisson, « M. Olivier le Roy de Kéranou », *Les Annales politiques et littéraires*, n° 389, 7 décembre 1890.

Fauteuil d'Hippolyte Taine (F25)	22 février 1894	A. Bruant, Anatole Leroy, Leroy-Beaulieu, Henry Houssaye, EZ, Émile Montégut, Verlaine, Balthazar Pagnon, Auguste Bastier, Théodore Lefebvre, Jean-Paul Clarens	Pas de majorité. Reporté au 31 mai 1894	0, 0, 0, 0, 0
Fauteuil de Charles de Mazade (F4)	22 février 1894	A. Bruant, Verlaine, Balthazar Pagnon, Auguste Bastier, Imbert de Saint Amant, Heredia, Francis Charmes, EZ	Heredia	9, 10, 11, 10, 7
Fauteuil d'Hippolyte Taine (F25)	31 mai 1894	Albert Sorel, E. Montégut, EZ,	Albert Sorel	1,0
Fauteuil de Maxime du Camp (F33)	31 mai 1894	Aicard,, Émile Deschanel, EZ	Paul Bourget	0,0
Fauteuil de Leconte de Lisle (F14)	6 décembre 1894	Henry Houssaye, EZ, J.F. Clarens	Henry Houssaye	0
Fauteuil de Victor Duruy (F20)	20 juin 1895	Jules Lemaitre, Jules Delafosse, EZ, comte Charles de Mouy, de Kéranou	Jules Lemaitre	1
Fauteuil de Ferdinand de Lesseps (F38)	20 juin 1895	Francis Charmes, Henri Barbois, Arthur Desjardins, Aicard, EZ, comte Charles de Mouy, Le Roy de Kéranou	4 tours. Pas de majorité. Reporté au 23 janvier 1896. Zola ne maintient pas sa candidature. Il faut dire qu'Anatole France est élu au fauteuil 38, premier tour. Il n'est pas non plus candidat à l'élection au siège de Camille Doucet, le 23 janvier 1896.	1, 0, 1, 1
Fauteuil d'Alexandre Dumas fils (F2)	28 mai 1896	Imbert de St Amand, de Kéranou, Aicard, EZ, Barbois, Becque, Jules Noirit, Pagnon	8 tours Pas de majorité. Reporté à séance du 10 décembre. Zola ne postule pas au siège Pasteur pour lequel on vote le même jour.	10, 11, 9, 10, 14, 11, 8, 8
Fauteuil d'Alexandre Dumas (F2)	10 décembre 1896	St Amand, EZ, Noirit et Le Roy de Kéranou, Theuriet, Becque	Theuriet	4
Fauteuil de Léon Say (F11)	10 décembre 1896	St Amand, EZ, Noirit et de Kéranou, Vandal	Albert Vandal	3
Fauteuil de Jules Simon (F8)	1 ^{er} avril 1897	Comte de Mun, F. Fabre, EZ, F. Charmes, Jules Delafosse, Jules Noirit	Cte de Mun	2

Fauteuil de Challemel-Lacour (F29)	1 ^{er} avril 1897	Gabriel Hanotaux, EZ, Henri Second (faux !!!), Antoine Moratille,	Gabriel Hanotaux	2, 1, 1, 0
Fauteuil du duc d'Aumale (Henri Eugène Philippe Louis d'Orléans, F21)	26 mai 1898	Eugène Guillaume, Comte de Tournemine, Emmanuel Hache, Jules Noirit, Imbert de St Amant, Mme L. Noël, François Aymes, Général du Barail, St Amand, Ernest Daudet, EZ	Eugène Guillaume	0, 0, 0
Fauteuil d'Henri Meilhac (F15)	26 mai 1898	Fabre, Faguet, Hervieu, Noirit, Lavedan, de St Amant, Becque, Louis Sevestre de Jarriges, EZ, [Armand Silvestre ⁸]	6 tours, vote reporté.	0,0,0,0,0
Fauteuil de Henri Meilhac (F15)	8 décembre 1898	Faguet, Hervieu, Lavedan, de St Amand, EZ	Henri Lavedan	1, 1, 0, 0

Les élections à l'Académie au XIX^e siècle imposent de faire une distinction entre le nombre de sièges (lesquels impliquent parfois deux séances de scrutins) et le nombre d'élections. De manière synthétique, on dira donc que :

- Zola s'est présenté à 25 scrutins ;
- Il n'a pas postulé à 2 sièges vacants ;
- Il a postulé à 20 sièges vacants ;
- Il a maintenu sa candidature à 19 sièges vacants⁹.

Les enjeux d'une candidature

L'histoire anecdotique des candidatures de Zola est bien connue¹⁰. Je me borne à la rappeler brièvement en distinguant les trois grandes étapes qui rythment les manifestations publiques : une stratégie anti-institutionnelle du milieu des années 1860 à 1875 environ, une tentative de légitimation par les institutions dix ans plus tard, une rupture enfin avec les modes traditionnels de la reconnaissance littéraire dès 1896-1897.

Lorsque Zola quitte les éditions Hachette, il se lance comme journaliste et écrivain indépendant. Son premier cheval de bataille est la promotion de ses amis peintres impressionnistes, en particulier Cézanne et Manet. Le Salon qu'il publie dans *L'Événement* en mai 1866 précède de quelques mois les portraits littéraires qui paraissent dans le même journal d'abord, puis, pour les quatre suivants, dans *Le Figaro* entre le 19 août 1866 et le 9 février 1867.

⁷ Les dossiers de l'Académie conservent la trace de ce canular :

**** : Lettre datée de Paris, 1^{er} décembre 1896

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que j'ai l'intention de poser ma candidature à l'Académie française pour le fauteuil laissé vacant par la mort de M. Challemel-Lacour.

Voici la liste de mes principaux ouvrages.

1. Peines d'amour perdues (poésies)
2. À travers les nuages (poésies)
3. Bayart, opéra-comique, en collaboration avec M. Louis Gallet et Émile Chirat (manuscrit)
4. Nabuchodonosor Giraud, roman de mœurs (manuscrit)
5. Vingt années de collaboration aux principaux journaux de Paris [...]

Le vrai Henri Second, membre de l'association des journalistes parisiens, critique dramatique de l'événement, protestera ensuite.

⁸ Comprend aussi une fausse candidature d'Armand Silvestre et un télégramme par lequel Lavedan se serait retiré en sa faveur. Ce sont des mystifications.

⁹ René Peter précise que Zola obtiendra encore une voix contre Paul Deschanel le 18 mai 1899, mais sans avoir fait acte de candidature (*Vie secrète de l'Académie française*, cinquième période, Paris, Librairie des Champs-Élysées, 1940, p. 232.)

¹⁰ Les préfaces de l'édition de sa *Correspondance* et la grande biographie d'Henri Mitterrand (*Zola*, 3 tomes, Paris, Fayard, 1999-2001) donnent toutes les informations nécessaires.

De surcroît, les premiers sont signés de son nom, les autres du pseudonyme de Simplicite. Dans ces articles qui seront rassemblés dans le recueil *Marbres et plâtres*, les allusions académiques sont nombreuses. L'une concerne le journaliste libéral Lucien-Anatole Prévost-Paradol, que Zola imagine comiquement tenant des propos pleins de « grâces vieilles » à un aréopage composé d'anciens « ministres tombés » et de « graves écrivains académiques ». Deux articles sont par ailleurs des parodies en bonne et due forme des usages académiques. Zola décrit Flaubert, « pris d'une fièvre subite » et « sujet à des défaillances soudaines, à des appétits malsains et immodérés » faisant la tournée de rigueur. Il est notamment reçu par M. Nisard, qui ne voit vraiment pas pour quelle raison un écrivain aussi obscur rejoindrait l'auguste assemblée. Le seul argument que Flaubert puisse faire valoir, le fait qu'il vient d'être décoré, se retourne contre lui. On comprend alors que la scène est en fait motivée par cette croix : « Je souhaite que cette scène imaginaire devienne le cauchemar de M. Flaubert, s'il a jamais une attaque de fièvre académique. » Un autre texte est la parodie du discours que Sainte-Beuve aurait pu prononcer lors de la réception de Jules Janin à l'Académie française. C'est une charge savoureuse, tout à fait dans l'esprit de celles que Monselet faisait paraître dans *Le Figaro*. Elle est d'autant plus remarquable qu'il s'agit en quelque sorte d'une parodie par anticipation inversée : c'est en effet à Sainte-Beuve que Janin succédera lors de son admission à l'Académie le 9 novembre 1871¹¹. D'autres allusions aux mœurs académiques se trouvent dans le portrait de Taine et dans celui de Littré, qui fut candidat à l'Académie en 1868.

Ces textes sont liés à une stratégie de rupture, calquée sur la logique des « refusés » des salons de peinture. Mais, comme le soulignait Auguste Dezalay, ils témoignent aussi, de la part de Zola, d'une « connaissance approfondie des intrigues en vue des élections à l'Académie française¹². » La position de principe qu'il défend alors est résumée dans la formule bien connue du *Roman expérimental* : « L'Académie a cessé d'exister, j'entends comme force et comme influence dans les lettres¹³. »

Moins de dix ans plus tard, la situation a complètement changé. Zola est au faîte de sa gloire. Il file le parfait amour avec Jeanne Rozerot depuis 1888. Il a presque achevé *Les Rougon-Macquart* (il lui reste à écrire encore quatre volumes). Il est présenté à la Société des gens de lettres par Alphonse Daudet en 1891, et accueilli en son sein « exceptionnellement par acclamation et à main levée à l'unanimité ». Il est élu au comité, puis élu et réélu président de l'association de 1891 à 1900. Sur le plan symbolique, cette présidence lui donne un rang comparable à celui qu'avait occupé Balzac. Cette reconnaissance professionnelle n'est pourtant pas encore une reconnaissance sociale complète. Zola est conscient de l'effet produit par une entrée à l'Académie, et il regarde obstinément du côté de Hugo, dont les funérailles nationales en 1885 ont marqué les esprits : « le jour où Victor Hugo y est entré, tout le romantisme y est entré avec lui¹⁴. » Le 8 juillet 1888, le ministre Émile Lockroy remet le ruban de chevalier de la Légion d'honneur à Zola, après l'avoir fait consulter par Maupassant et par Madame Marguerite Charpentier. Dans la foulée, l'écrivain fait savoir à la presse et à ses amis qu'il ne refuserait pas d'entrer à l'Académie « si un groupe d'académiciens veulent voter pour moi et me demandent de poser ma candidature, je la poserai, simplement, en dehors de tout métier de candidat » (lettre du 14 juillet à Maupassant). Le 13 juillet 1893, Henri Poincaré le fait officier de la Légion d'honneur¹⁵. Selon Henri Mitterrand, il ne faut pas voir ici un renoncement à ses principes, une

¹¹ On sait que Janin a rédigé deux discours de réception. Le premier suit ses candidatures malheureuses des années 1864 et 1865. Il publie alors l'hommage qu'il eût voulu rendre à Vigny. Le 7 avril 1870, il est élu et succède à Sainte-Beuve (Jules Janin, *Les Deux discours de M. Jules Janin à l'Académie française, avril 1865 - novembre 1871*, Paris, Librairie des bibliophiles, 1872).

¹² Auguste Dezalay, « Cent ans après. Un journaliste bien parisien : Émile Zola portraitiste », *Les Cahiers naturalistes*, n° 34, 1967, p. 114-123.

¹³ Émile Zola, *Le Roman expérimental*, Paris, Charpentier, 1880, p. 188.

¹⁴ Lettre du 2 août 1888 à Albert Wolff, citée par Mitterrand, *op. cit.*

¹⁵ En raison de sa condamnation consécutive à *J'Accuse...*, Zola est suspendu de l'ordre de la Légion d'honneur le 26 juillet 1898, et ne sera jamais réintégré.

sorte de démon de midi de la reconnaissance mondaine, mais bien le souci de poursuivre son combat jusqu'à son terme : « il entend tout simplement porter ses convictions et son éthique littéraires jusqu'au cœur des citadelles qui leur sont le plus obstinément restées fermées¹⁶. »

Pendant sept ans, Zola justifie ses candidatures en tenant un discours constant. Il explique à Fernand Xau dans *L'Écho de Paris*, 14 janvier 1890 : « J'ai fait un tournant le jour où j'ai reçu la croix et où j'ai résolu de poser ma candidature à l'Académie. Cette détermination prise, j'irai jusqu'au bout. Ce que j'appelais tout à l'heure mon "démon intérieur" me le commande. [...] Il ne faudrait point en inférer que j'abandonne la bataille littéraire. Mes instincts de combativité se trouvent, au contraire, satisfaits par cette candidature à l'Académie¹⁷. ». À un rédacteur du *Matin*, il déclare : « Il faut que l'on sache et que l'on se répète que je suis et reste candidat à perpétuité¹⁸. » Au directeur du *Figaro*, il écrit : « Je ne puis renoncer à toute une ligne de conduite que je crois digne et que les faits d'ailleurs m'imposent. Ma situation est simple. Du moment qu'il y a une académie en France, je dois en être. Je me suis présenté et je ne puis pas reconnaître que j'ai tort de l'avoir fait. Tant que je me présente, je ne suis pas battu. C'est pourquoi je me présenterai toujours¹⁹. »

Les candidatures de Zola à l'Académie ont été largement médiatisées. De très nombreux articles contemporains évoquent leurs tenants et aboutissants en interrogeant d'autres écrivains ou en livrant des interviews plus ou moins complaisantes de l'auteur de *Germinal*. Elles ont aussi été l'occasion de chansons, de parodies et de caricatures qui constituent un dossier en soi. On y reviendra à propos des visites du candidat.

La logique des successions

L'Académie ne réserve pas de fauteuils à un genre ou à un profil déterminés. Ils ne sont pas « fléchés », comme on le dirait dans le jargon universitaire contemporain. À un écrivain ne succède pas nécessairement un autre écrivain. De fait, on peut rassembler en un tableau les élections qui ont donné lieu à une certaine continuité entre les titulaires successifs d'un même siège et celles où il y a eu rupture. On verra que Zola a ainsi été opposé à des savants, à des notables comme à des écrivains.

Fauteuil d'Émile Augier (F1), poète et dramaturge français.	Charles Louis de Saulces de Freycinet, homme politique et ingénieur français
Fauteuil d'Octave Feuillet (F13), romancier et dramaturge français	<i>Pierre Loti, officier de marine, grand voyageur et surtout romancier.</i>
Fauteuil de l'Amiral Jurien de la Gravière (F6) président de l'Académie des sciences en 1886, il entra à l'Académie française en 1888. Auteur d'ouvrages historiques avec une prédilection pour les périodes anciennes.	<i>Ernest Lavisse, historien positiviste français</i>
<i>Fauteuil Xavier Marmier (F31), homme de lettres français, voyageur et traducteur des littératures européennes</i>	<i>Henri de Bornier, auteur dramatique, poète, romancier</i>
<i>Fauteuil de Camille Rousset (F37), historien français</i>	<i>François Thureau-Dangin assyriologue, archéologue et épigraphiste</i>
Fauteuil de Renan (F29), philologue, philosophe et historien français	Paul-Armand Challemeil-Lacour, homme d'Etat républicain, sénateur, grand orateur
Fauteuil de John Lemoine (F28), diplomate et homme politique français, sénateur, <i>Revue des deux mondes</i> .	Brunetière, historien de la littérature, critique
Fauteuil de Charles de Mazade (F4), historien	Heredia, Poète parnassien

¹⁶ Henri Mitterand, *Zola*, t. II, op.cit., p. 905.

¹⁷ Cité dans *Correspondance d'Émile Zola*, éditée sous la direction de Bard H. Bakker, Colette Becker, Owen Morgan et al., Montréal, Presses de l'Université de Montréal ; Paris, Éditions du CNRS, 1978-2010, 11 vol., VI, p. 468

¹⁸ « Course aux fauteuils, *Le Matin*, 12 octobre 1892.

¹⁹ Lettre de Zola à Magnard, 4 février 1893, coll. Broca ; brouillon de la lettre citée dans *Corr.*, VII, p. 363.

et journaliste, <i>Revue des deux mondes.</i>	
<i>Fauteuil d'Hippolyte Taine (F25), philosophe et historien français</i>	<i>Albert Sorel, historien (histoire diplomatique)</i>
<i>Fauteuil de Maxime du Camp (F33), écrivain de voyage, <i>Revue des deux mondes.</i></i>	<i>Paul Bourget, romancier psychologue, essayiste</i>
Fauteuil de Leconte de Lisle (F14), Poète parnassien	Henry Houssaye, ancien militaire, historien militaire
Fauteuil de Victor Duruy (F20), homme politique et historien français, ministre	Jules Lemaitre, écrivain et critique dramatique français
Fauteuil de Ferdinand de Lesseps (F38), diplomate et entrepreneur	Anatole France, romancier, critique
Fauteuil d'Alexandre Dumas fils (F2), dramaturge	<i>Claude-Adhémar-André Theuriet, poète, romancier et auteur dramatique</i>
<i>Fauteuil de Léon Say (F11), économiste et homme politique.</i>	<i>Albert Vandal, docteur en droit et professeur d'histoire diplomatique, notable républicain</i>
<i>Fauteuil de Jules Simon (F8), philosophe et homme d'État</i>	<i>Albert de Mun, homme politique royaliste, antidreyfusard</i>
<i>Fauteuil de Challemel-Lacour (F29)</i>	<i>Gabriel Hanotaux, diplomate, historien et homme politique</i>
Fauteuil du duc d'Aumale (Henri Eugène Philippe Louis d'Orléans, F21), militaire et homme politique, grand collectionneur	Eugène Guillaume, sculpteur, professeur et critique d'art, Collège de France et Académie de Rome.
<i>Fauteuil d'Henri Meilhac (F15), auteur dramatique, librettiste d'opérettes et d'opéras</i>	<i>Henri Lavedan, journaliste et auteur dramatique</i>

En gras ; les élections où Zola a eu le plus de votes en sa faveur (5)

En italiques, les sièges où les élections ont lieu avec une certaine continuité dans les profils. C'est la majorité (11 sur 8).

En romain, les sièges qui ont reçu un nouveau profil (8). On notera que le nombre d'écrivains ou de critiques reste à peu près constant.

Pour 9 sièges, Zola est en rivalité avec d'autres écrivains. Ont dans ce cas ont été finalement élus : des auteurs dramatiques (Lavedan, Bornier), des romanciers psychologues ou voyageurs (Bourget, France, Loti, Theuriet), des critiques (Brunetière, Lemaitre), un poète parnassien (Heredia).

Contrairement à ce qui est dit parfois, l'Académie a donc moins rejeté les romanciers, qu'elle n'est intervenue pour dire ses choix dans les luttes du champ littéraire. Elle a donné la priorité aux dramaturges (public mondain), aux poètes parnassiens (en continuité avec Leconte de Lisle) et aux romans d'idéologues ou de voyageurs.

Les visites du candidat Zola

La candidature à l'Académie est traditionnellement accompagnée par les « visites » que l'impétrant doit rendre aux Académiciens. Zola s'est plié à ce rite dès sa première candidature. On sait qu'il en fera d'autres en avril 1891²⁰, et à plusieurs reprises ensuite, sans doute en fonction des nouveaux élus et des personnalités qu'on lui a suggéré d'approcher. C'est dire le sérieux et la constance avec lesquelles il envisage ces élections.

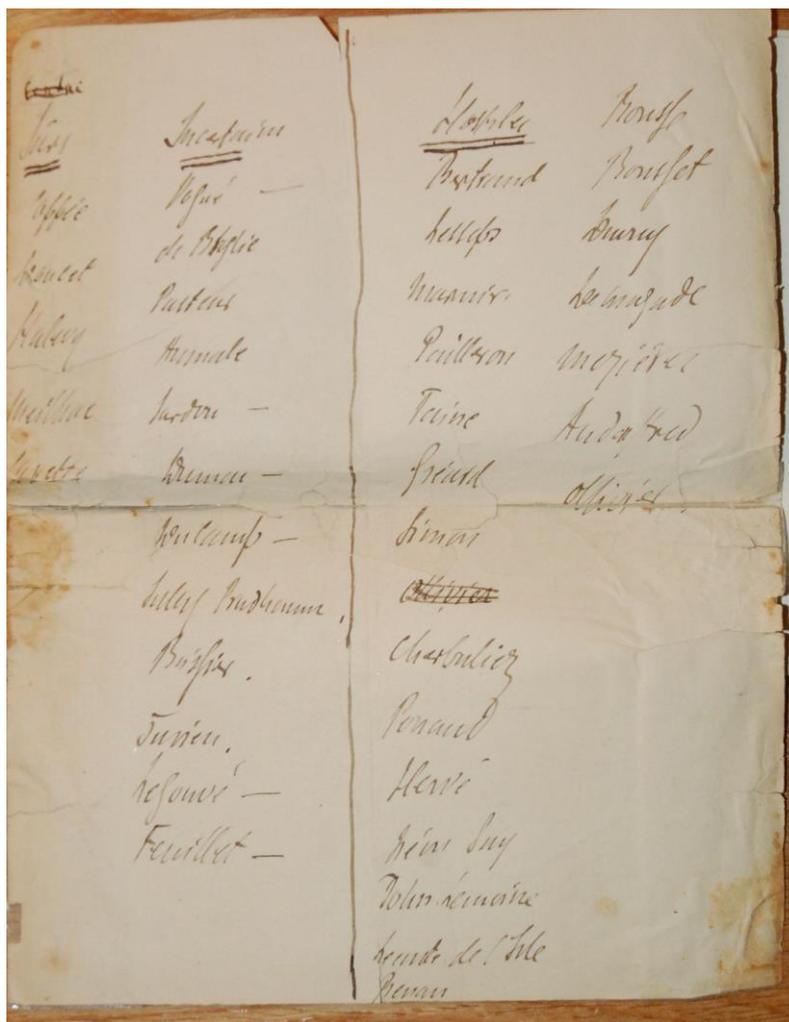
J'ai pu consulter un dossier inédit que Zola a constitué à ce sujet, et qui est conservé dans la collection Roland Broca. Le dossier est contenu dans une feuille pliée en deux sur laquelle Zola a noté les noms des académiciens qui lui seraient favorables (5), hostiles (21) et incertains (12). Il ne se faisait donc aucune illusion, et, à comparer ses chiffres aux voix qui se sont effectivement portées sur son nom, son analyse s'est avérée lucide. Il a aussi dressé la liste de tous les académiciens, avec leurs adresses, afin de faire ses visites. Chacune d'elle est soigneusement annotée sur une petite fiche.

²⁰ *Corr.*, VII, p. 135.

La correspondance confirme ce que nous apprennent ces notes. Zola ne pose pas sa candidature par principe seulement, il étudie le terrain, en parle avec ses amis et ceux qui le soutiennent. Il fait des pronostics souvent exacts, comme en mai 1896, lorsqu'il estime disposer de dix ou douze amis sûrs, dont il attend qu'ils maintiennent leur vote afin d'engranger des « voix de second tour ». Il obtiendra ainsi successivement 10, 11, 9, 14, 11, 8 et 8 voix en faveur²¹.

Il a par ailleurs soigneusement noté sur une feuille toutes les élections académiques de 1855 à 1894, en précisant le nom du gagnant de l'élection et son adresse. Un trait au crayon entoure les élections auxquelles il s'est présenté, jusqu'en 1894.

Sur une autre feuille, au crayon, il a noté les résultats des votes de 1836 et 1840, puis les trois tours qui furent nécessaires pour que Hugo fût élu lors de sa quatrième tentative.



Coll. Broca, Paris.

Voici l'ensemble de ces fiches :

²¹ Colette Becker, « Zola à Paul Bourget : trois lettres inédites », *Les Cahiers naturalistes*, 1999, vol. 45, n° 73, p. 47-49.

Taine. 23, rue Cassette. Vu le 25 février. Il reçoit tous les samedis, de 4 à 7. Resté trois quarts d'heure.

Amical, m'a rappelé nos anciennes relations. Il m'a fait l'éloge de Fabre, de Loti et de Becque, sans me dire un mot de mes livres. Je doute qu'il vote jamais pour moi. J'ignore pour qui il votera.

De Vogüé. Rue Las Cases, 15.

Vu le 28 janvier. Le matin, onze heures. Resté une demi-heure.

Accueil très poli. Celui-là a lu et sait. Nous avons causé du roman russe. Puis, je me suis expliqué, et il m'a trouvé, comme les autres, très raisonnable. — M'a laissé entendre qu'il voterait peut-être pour moi un jour, dans des circonstances données.

Leconte de Lisle. Boulevard Saint-Michel, 64.

Vu le 25 janvier. De 10 à 12. Resté un quart d'heure.

Très cordial accueil, bien qu'il eût tonné contre moi. Avons causé gaïement et méchamment. N'a pas l'air de déranger. — Je ne sais pour qui il vote.

D'Haussonville. Rue Saint-Dominique, 41.

Vu le 25 janvier. L'après-midi, à trois heures. Resté une demi-heure.

Accueil très cordial. Un homme jeune, avec qui on a des amis communs. M'ayant lu, parlant assez librement de tout. Il m'a reconduit jusqu'au bas de l'escalier. Il m'a dit qu'il votera pour Thureau-Dangin — Son enrégimentement l'empêchera sans doute de voter jamais pour moi.

Halevy. Rue de Douai, 22.

Vu plusieurs fois. Cette fois il votera pour Theuriet. Me soutiendra une autre fois.

Gréard. À la Sorbonne.

Vu le 25 janvier. L'après-midi, vers 3h1/2. Difficile de forcer sa porte. Causé dix minutes.

Homme correct, un peu froid, fort aimable. Un peu gelé d'abord. Je lui ai conté ma petite affaire, et il a trouvé ça très raisonnable. Je ne sais pour qui il votera.

Sardou. Rue du général Foy, 37.

Vu le 27 janvier. Vers onze heures. Resté une demi-heure.

Accueil très chaud. Le passé est effacé. M'a juré qu'il voterait pour moi (Becque prétend qu'il a pris le même engagement vis-à-vis de lui) Un homme emballé, trop ! Je crains de lui avoir trop parlé de Dumas, que je venais de voir.

Léon Say. Rue Fresnel, 21.

Vu le 30 janvier. À huit heures et demi du matin. Resté une demi-heure.

Accueil très cordial. Ne votera pas pour moi, mais ne dit pas qu'il ne viendra pas à moi un jour. Nous avons causé de l'argent, je lui ai dit que j'allais

faire un roman sur la Bourse, ce qui a paru le rendre grave.

Rousse (Edmond). 17 boulevard Haussmann.

Vu le 24 janvier. De cinq à six heures. Avocat lettré, c'est-à-dire ayant une lueur sur notre littérature contemporaine. M'a reproché le surnom de Jésus-Christ. M'a dit qu'il ne voterait pas pour moi, cette fois. Je crois bien que cela signifie jamais.

Camille Rousset. Rue de Tournon 20.

Vu le 30 janvier. À dix heures et demie. Resté un quart d'heure.

Un qui ne votera jamais pour moi. M'a accueilli pourtant avec beaucoup de courtoisie. Je lui ai expliqué pourquoi je ne me présentais. Il a incliné la tête, sans discuter. Je crois néanmoins qu'il a été surpris de ma sagesse.

Pailleron. Quai d'Orsay 1.

Vu le 22 janvier. À 2 h. et demie. Resté près d'une heure.

Accueil très cordial. Nous avons causé de tout. Il ne m'a pas dit pour qui il voterait, et je n'ai rien fait pour le savoir. Il m'a prédit que j'entrerais à l'Académie plus tôt que je ne croyais. J'ai été parfaitement détaché.

Mazière. Boulevard Saint Michel 57.

Vu le 30 janv. À dix heures du matin. Resté vingt minutes.

Accueil très sympathique. Un homme exquis qui votera peut-être pour moi — une autre fois. Je lui ai expliqué toute ma petite affaire, et celui-là aussi m'a trouvé très raisonnable.

Meilhac. 10, place de la Madeleine.

Vu le 27 janvier. Vers onze heures et demie. Resté une demi-heure.

Accueil cordial. Il est engagé vis à vis de Theuriet et il a semblé me dire qu'il voterait pour moi une autre fois.

De Mazade. Rue Saint-Jacques, 33.

Vu le 25 janvier. Le matin de 10 à 12. Resté un quart d'heure.

L'air bonhomme. Du midi, et ça se voit. Nous avons causé un peu de tout. L'air bienveillant, mais ne votera sans doute jamais pour moi, étant tout à la *Revue des deux mondes* — Je ne sais pour qui il vote.

Marmier. R. Saint-Thomas d'Aquin.

Vu le 28 janvier. Le matin, 10 h. Resté une demi-heure.

Un bon vieux, très brave homme. M'a dit tous ses scrupules, les mots qui l'effrayent, cette littérature qu'il ne comprend pas. M'accorde beaucoup de talent. Je me suis expliqué, inutilement je crois. N'importe, très gentil. Il ne votera sans doute jamais pour moi.

John Lemoine. Rue Blanche 43.

Vu le 22 janvier (à 2 h.) Resté 10 minutes.

Très bon accueil. M'a dit que j'avais eu raison de poser ma candidature, et m'a laissé entendre qu'il pourrait bien voter pour moi. Il semble m'avoir lu et n'est point choqué. — Il était très enrhumé, il a plaisanté sur les morts probables d'académiciens.

Legouvé (Ernest), Rue Saint-Marc, 14.

Vu le 21 janvier 90. (Vers trois heures). Resté une dizaine de minutes.

Accueil sympathique. Promesse pour plus tard. Se dit très franc, m'avertit qu'il votera pour Manuel. Vient de lire seulement « la faute de l'abbé Mouret », qui prononce « Mourette ». Fait surtout cas de mon drame *Thérèse Raquin* et de mes études critiques sur Hugo.

Dumas. Avenue de Villiers, 98.

Vu le 27 janvier. À dix heures. Resté une demi-heure.

Accueil très cordial. Nous avons causé de tout, des honneurs et des écrivains. Je dois lui avoir plu. Le passé est effacé. Il m'a accompagné jusqu'à la porte de son hôtel ; et, si j'ai bien compris, il sera pour moi une autre fois. — On m'a dit qu'il était engagé à l'égard d'Houssaye.

Coppée. Rue Oudinot 12

Vu plusieurs fois. Il dit très haut, dès le premier jour, qu'il voterait pour moi. Très gentil et très brave. Votera pour moi aux deux premiers tours. Votera ensuite pour Theuriet.

Maxime Du Camp. 82, boulevard Haussmann.

Vu le 23 janvier. À dix heures. Resté près d'une heure.

Accueil très rond. Avons causé de littérature, de l'honnêteté professionnelle de Flaubert surtout. A paru croire que je serais infailliblement de l'Académie. « Quand vous ferez votre discours, méfiez-vous... » et des conseils. Ne m'a pas dit pour qui il voterait.

Octave Feuillet. Rue Gounod 6

Je suis allé deux fois chez lui. Mais il ne reçoit plus, étant sourd et souffrant de cette infirmité. Il m'a écrit à ce sujet une lettre très touchante.

Camille Doucet. Palais de l'Institut.

Vu le 29 décembre 89. (D'une heure à deux, excepté le vendredi.)

Accueil sympathique. Promesses pour plus tard. « Si nous exerçons votre patience nous ferons que vous n'alliez pas jusqu'à l'entêtement. » Votera je ne sais pour qui.

Claretie. À la Comédie française.

Vu le 27 janvier. Vers quatre heures. Resté une demi-heure.

Très gentil. Il m'a dit que, engagé vis-à-vis d'Houssaye, il voterait pour moi au second tour. En tout cas, il paraît m'être acquis pour une autre élection. Je lui ai expliqué toute ma petite affaire.

Cherbuliez. — 12, rue de Tournon.

Vu le 25 janvier. De 10 à 12. Resté une demi-heure.

Très confraternel accueil. Avons causé littérature. Il a tenu à montrer que c'était un romancier recevant un romancier. M'a dit qu'il avait un engagement et m'a laissé entendre qu'il voterait une autre fois pour moi. Je ne sais envers qui il est engagé.

De Broglie. Rue Solferino 10.

Vu le 25 janvier. Je l'ai trouvé l'après-midi, vers 2h12. Reste dix minutes.

Accueil très poli, presque cordial. J'ai trop parlé, ne lui laissant que quelques mots, d'une voix bégayante. Riait par moments d'un petit rire approuvatif. Ne votera jamais pour moi, mais n'a pas l'air de m'exécrer. Votera pour Thureau-Dangin, naturellement.

Bertrand. Rue de Tournon, 4.

Vu le 28 janvier. Le matin, onze heures ½. Déjeune à 11 h. resté vingt minutes.

Accueil très poli. Le seul qui m'ait demandé des adoucissements à ma littérature, si je voulais être reçu un jour ; mais il n'est pas écrivain. En somme, votera peut-être plus tard pour moi, si les circonstances le veulent. — J'ignore pour qui il vote.

De Lesseps. Avenue Montaigne 11.

Vu le 29 janvier. Peu avant onze heures et demie. Resté dix minutes.

Reçu d'abord par une jeune fille et une gouvernante allemande qui m'a parlé du *Réve*. La jeune fille m'a montré les « décorations de papa ». Puis, conversation avec le frère qui m'a invité immédiatement aux soirées de madame de Lesseps. Il ne sait rien, m'a parlé de mon succès certain. Il aime les hommes nouveaux. Je m'en suis allé, mécontent de moi.

Renan. Au Collège de France.

Vu le 25 janvier. Je l'ai vu à la sortie de son cours ; mais il vaut mieux aller le voir le matin. Resté 10 minutes.

D'une sympathie débordante. Aimable par attitude, sans en penser un mot, je crois. M'a dit qu'il voterait pour moi le jour où j'aurais un noyau, où Halévy, par exemple, lui dirait de le faire. J'ignore pour qui il votera.

Pasteur. Rue Dutot, 27

Vu le 25 janvier. Le matin, de 9 à 10. Resté dix minutes.

Nous n'avons guère causé de l'Académie. Je l'ai félicité de ses grandes découvertes, et il a offert de me faire assister aux inoculations. J'ai promis de retourner voir ça. Un homme très affaibli, la parole difficile, parlant fortement du nez — Je ne sais pour qui il vote.

Jules Simon. 10, place de la Madeleine.

Vu le 23 janvier. De midi à une heure. Resté vingt minutes.

Aimable, lettré. J'ai lâché le grand jeu, pourquoi je me présentais, pourquoi je me représenterai jusqu'à ce que le procès soit vidé. « C'est très raisonnable. » Ne m'a pas caché qu'il voterait pour un autre (Manuel sans doute). J'ai répondu : « Mais je ne demande les voix de personne, j'attends que les voix viennent à moi. » Il pourra voter pour moi, un jour.

Sully Prudhomme. Rue du Faubourg Saint Honoré 82.

Vu le 21 janvier 90. (Vers trois heures). Resté plus d'une heure.

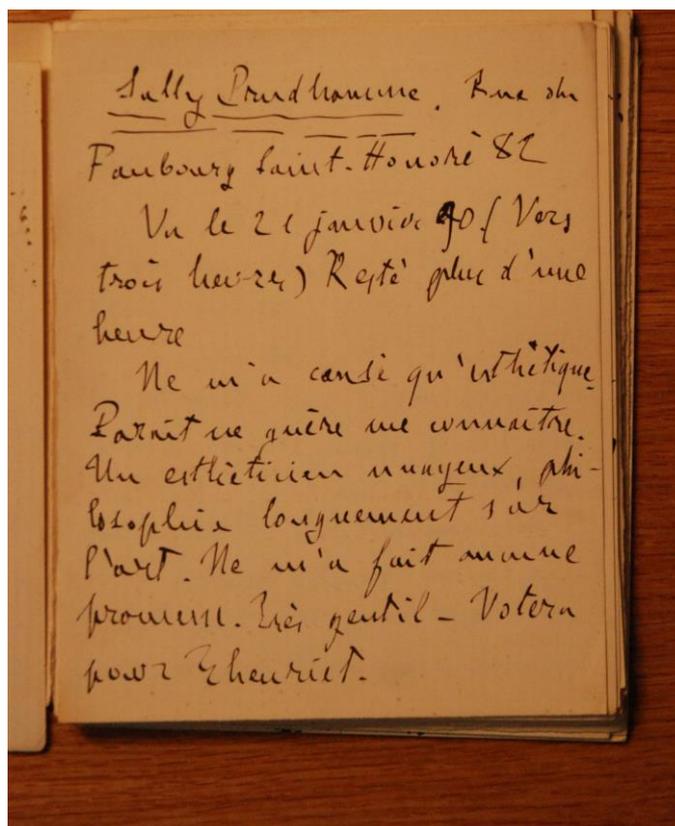
Ne m'a causé qu'esthétique. Paraît ne guère me connaître. Un esthéticien ennuyeux, philosophe longuement sur l'art. Ne m'a fait aucune promesse. Très gentil. — Votera pour Theuriet.

Mes visites

Zaine 23 rue de Cassette.

Vu le 25 ~~janvier~~ ^{janvier}. Il reçoit
tous les samedis, de 4 à 7.
C'est à trois quarts d'heure.

Amical, m'a rappelé nos
anciennes relations. Il m'a
fait l'éloge de Fabre de Pontis et
de Beque, sans m'en dire un
mot de mes livres. Je doute
qu'il vote jamais pour moi.
J'ignore pour qui il vo-
tera.



(Coll. Broca, Paris)

Ces 31 fiches sont peut-être ce qui reste du projet évoqué dans une lettre de Maurice de Fleury, qui envisageait d'écrire un article sur les chances de Zola et sur ses visites à destination du *Figaro* de Magnard²². Il s'agit d'une sorte de petit théâtre, de saynètes bien croquées. On notera que toutes les fiches sont rédigées sur le même modèle, avec une mise en évidence du temps passé chez l'académicien, comme si la durée de la visite était en soi une indication importante. Zola note aussi le ton plus ou moins aimable de la conversation et sa capacité à exposer ses motivations. L'absence d'allusion aux votes espérés peut être lue comme un signe d'une saine compréhension des enjeux académiques : Zola est demandeur, mais il n'est pas disposé à tous les compromis. Ces visites permettent aussi à Zola de faire état de manières d'être, d'un comportement, voire d'un physique acceptables par l'Académie, et l'on sait que ces différents aspects sont perçus comme importants.

De manière plus générale, ce qui transparait de ces fiches et des commentaires publiés dans la presse est la confrontation inattendue de deux univers qui s'ignorent. D'un côté, Zola est à la fois un romancier à succès et un auteur considéré par ses pairs (quelles que soient, par ailleurs, les rivalités professionnelles). De l'autre, il y a des hommes du monde qui ne connaissent manifestement pas grand-chose à la littérature contemporaine, et pour qui le nom de Zola évoque seulement une vague réputation sulfureuse. Un bel exemple de cette ignorance est donné par Renan qui déclare publiquement (*La Presse*, 4 avril 1890) qu'il n'a jamais trouvé le temps de lire Zola. Celui-ci lui offre en réponse les trois romans (*La Faute de l'Abbé Mouret*, *La Joie de vivre* et *Le Rêve*) qui lui conviendraient le mieux²³. Même des écrivains comme Sully-Prudhomme affichent leur ignorance de son œuvre. En revanche, d'autres qui pratiquent des genres fort opposés au naturalisme, comme Victor Cherbuliez ou Alexandre Dumas fils, le reçoivent manifestement comme un confrère légitime. Interviewé par Raoul Aubry, de *L'Écho de Paris*, le 7 janvier 1909,

²² *Corr.*, VI, p. 466.

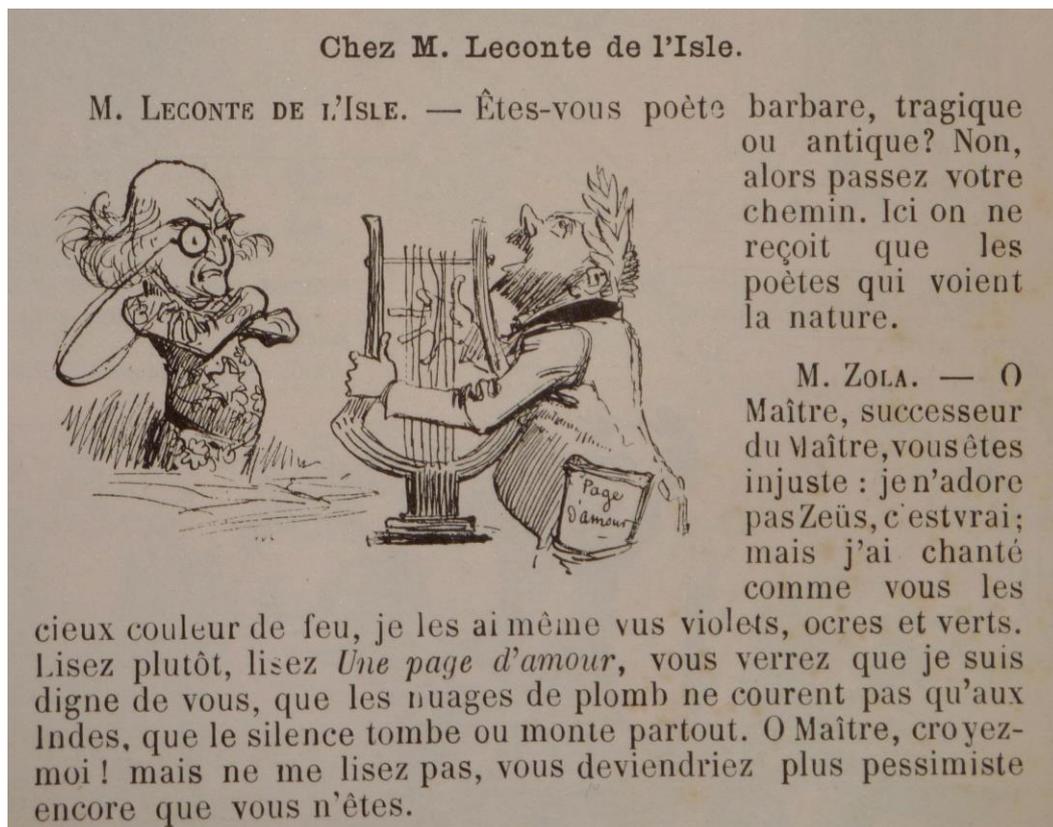
²³ *Corr.*, VI, p. 463.

M. Thureau-Dangin, secrétaire perpétuel de l'Académie française, évoquant ses souvenirs relativement aux visites académiques de Zola, explique ainsi :

« Beaucoup d'entre les académiciens ne connaissaient d'Émile Zola que ses romans naturalistes et lui supposaient, en conséquence, des manières rudes et un langage dépourvu d'élégance. Or ils découvraient avec satisfaction un causeur distingué, d'une finesse séduisante et l'homme gagnait aussitôt en sympathie près des adversaires de son œuvre. Persévérant et laborieux il dissipait à chaque étape des équivoques nuisibles²⁴. »

Ce commentaire évoque moins une expérience personnelle que des discussions informelles, voire une rumeur mondaine, puisque Thureau-Dangin n'avait pas encore été élu lorsque Zola a présenté ses premières candidatures. Et, d'autre part, Zola est mort au moment de cette interview, et une opinion mesurée à son sujet peut n'être que l'expression d'une forme de civilité. Mais l'effet de surprise est bien symétrique à celui que nous pouvons déduire des notes de Zola : il s'agit d'une rencontre improbable.

Il est à la fois amusant et remarquable que ces visites rituelles ont été caricaturées deux ans avant que Zola ne les effectue réellement. Le 11 août 1888, *La Vie parisienne* publie en effet un reportage parodique signé Mitschi (Jacques Saint Cère, pseudonyme d'Armand Rosenthal), et illustré par Robida, qui rapporte, sur le mode drolatique, les dialogues de Zola avec les Académiciens.



²⁴ Le texte est cité par Léon Deffoux et Emile Zavie, *Le groupe de Médan, suivi de deux essais sur le naturalisme*, Paris, Payot, 1920, p. 28.

Chez M. Renan.

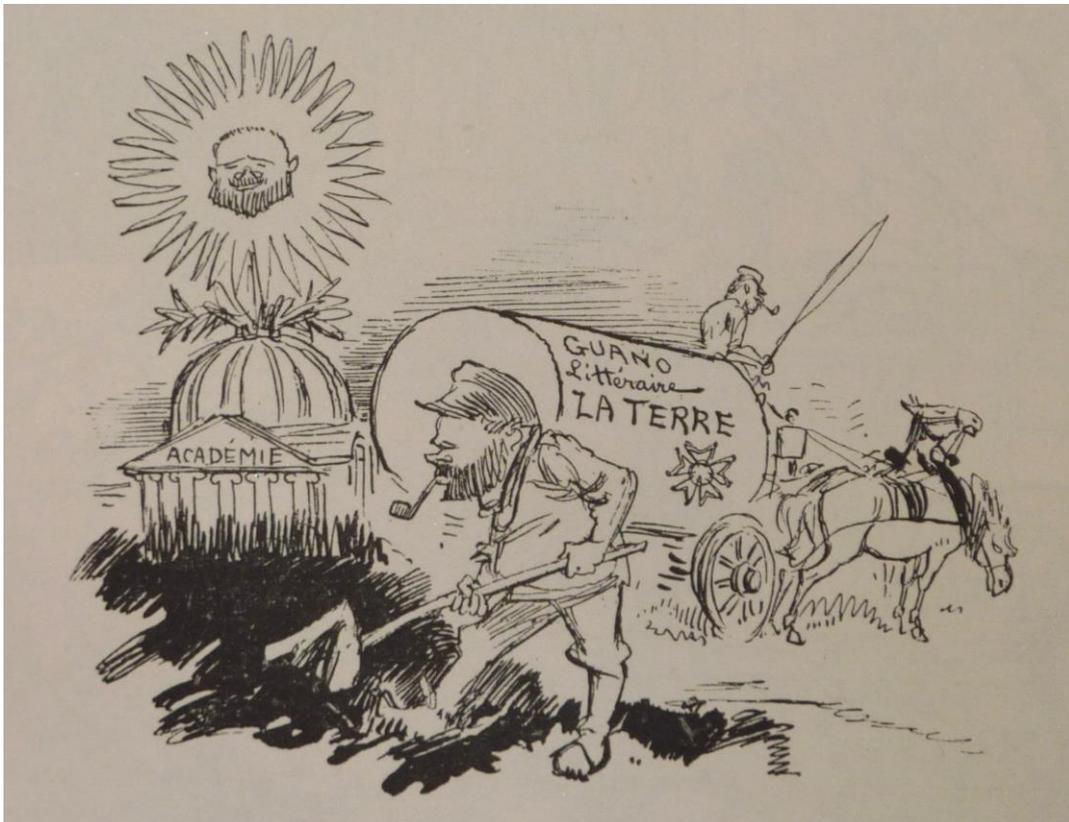
M. RENAN. — J'aurais été heureux, monsieur, de voter pour vous. Mais au petit séminaire de Saint-Sulpice, on m'a enlevé le goût des romans. Je ne connais rien à la vie, je m'adonne entièrement aux études religieuses.

M. ZOLA. — Mais, monsieur, et j'ose le dire, cher confrère, moi aussi, j'ai écrit une vie de Jésus. Mon Jésus-Christ a rem-

pli le monde de bruit, et pas plus que le vôtre il n'est en odeur de sainteté. Vous ne pouvez pas me refuser votre appui. Entre gens qui ont eu à soutenir le même combat, une rivalité est impossible. Je me mets sous la protection de l'esprit éminent



D'autres caricatures de la même série insistent sur le contraste entre la vulgarité supposée de l'œuvre et les ambitions académiques de l'auteur :

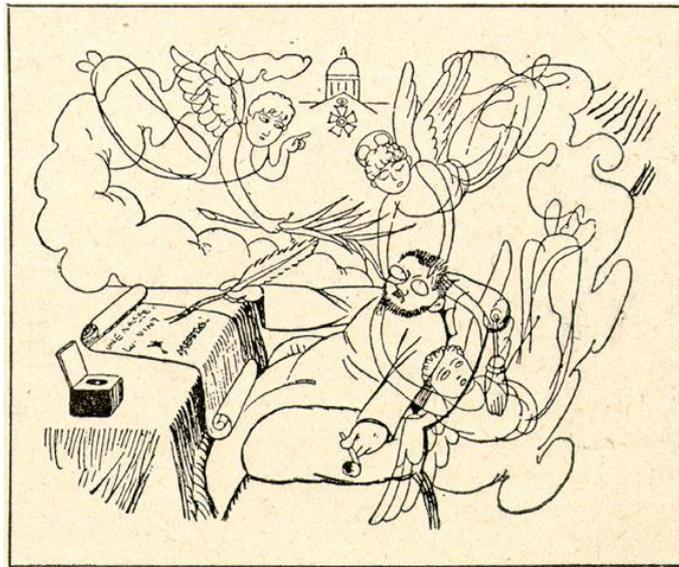


(Robida, « Chez M. Pailleron »)



(Robida, « Chez le Duc de Broglie »)

Enfin, nombre de caricaturistes s'attaquent au *Rêve*, roman perçu comme atypique et censé faciliter la carrière mondaine de l'auteur. Même les chansonniers participent à cette vaste campagne de médiatisation, qui est rarement bienveillante²⁵.



(Caran d'Ache, « Le Rêve de M. Émile Zola », *Le Figaro*, 5 janvier 1889)

Dans *L'Année dans un fauteuil*, revue de 1888 en trois actes et vingt-cinq tableaux précédés d'un prologue, Jules de Marthold consacre presque toute sa revue aux futures candidatures de Zola à l'Académie. Les scènes les plus réussies sont celles du troisième acte, où Zola endormi est

²⁵ On trouvera d'autres caricatures dans John Grand-Carteret, *Zola en images*, Paris, Juven, 1908. Parmi les critiques, la plus amusante est une chanson satirique publiée par le *Don Quichotte*, 21 novembre 1889 : « Zola et l'académie », paroles de Ch. Gilbert-Martin, air du Brésilien de *La vie parisienne* de Offenbach (voir : Frédéric Robert, *Zola en chansons, en poésie, en musique*, Bruxelles, Madaga, 2001, p. 104).

en proie à un cauchemar (« L'être ou ne l'être pas ? très grave question »), à la visite d'un tailleur imaginaire, et à celle de « La grande névrose » chargée de diagnostiquer ses douleurs :

La grande névrose.— Je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. On ne me trompe pas, moi. Vous êtes malade et très gravement. Les uns disent que c'est du naturalisme, d'autres que c'est de la descriptivité. Ce sont tous des ignorants, c'est du Fauteuil que vous êtes malade.

Émile.— Du fauteuil ?

La grande névrose.— Oui. Que sentez-vous ?

Émile.— Je sens de temps en temps des douleurs d'esprit.

La grande névrose.— Justement, le fauteuil. [...] (p. 59).

Émile conclut cette scène en observant : « Voilà une névrose, vraiment, qui me paraît malhabile. Mais toutes les grandes névroses sont comme cela. Vouloir me dissuader de quelque chose, moi ! — j'en serai ! J'écrirai ma demande, je veux la reproduire dans tous les journaux ; je ferai les visites, et je me paierai un de ces discours²⁶ ! » On le constate : la capacité prédictive de la parodie est ici particulièrement efficace.

Les stratégies de la gauche académique

Il faut insister sur le « petit groupe d'académiciens » dont parle Zola dans sa lettre à Maupassant. Il ne s'agit effectivement pas d'une formule rhétorique. Entre le leader du mouvement naturaliste et les notables de l'Académie qui ignorent son œuvre, quelques auteurs se sont mobilisés pour le soutenir. Qui sont-ils et pourquoi se sont-ils engagés ainsi ?

Ses principaux soutiens sont les auteurs dramatiques et romanciers Alexandre Dumas fils et Ludovic Halévy ainsi que le poète François Coppée²⁷. On connaît aussi la liste des dix académiciens qui ont voté pour Zola le 2 juin 1892 au premier tour : François Coppée, Alexandre Dumas fils, Victorien Sardou, Camille Doucet, Ludovic Halévy, Henri Meilhac, John Lemoine, Joseph Bertrand, Émile Ollivier²⁸. En 1895, il reçoit l'énergique soutien de Paul Bourget, et Jules Claretie participe aussi aux débats visant à le voir succéder à Alexandre Dumas fils²⁹.

Lemoine mis à part sans doute, ces personnalités représentent bien ce que l'historien de l'Académie René Peter appelle la gauche de l'assemblée : « Ce qui constitua longtemps la gauche, ce fut le contingent des écrivains par état, ou "professionnels", en regard des diplomates, des ducs, bref des gens du monde ou "amateurs" formant la droite. De sorte que cette grande société qu'est l'Académie se trouvait opposée non pas en deux partis opposés, mais en deux familles ennemies³⁰. »

Clairement, ce qui se joue ici est de l'ordre de la solidarité professionnelle. Plusieurs écrivains de l'Académie, à l'exception notable de Leconte de Lisle, verraient ainsi d'un bon œil qu'un confrère dont la notoriété a été conquise par le travail et le talent vienne renforcer leur groupe. Lorsqu'il félicite Zola pour la croix qu'il a obtenue, Coppée précise très clairement ces enjeux : « Tout homme de lettres décoré, cher ami, avait un peu honte de l'être, puisque vous ne l'étiez pas. Voici un impardonnable oublié, une grosse injustice, que M. Lockroy vient de réparer. La chose, sans importance pour vous, en a pour la profession³¹. »

Ce choix correspond à des liens de natures diverses dans le champ littéraire. Dans *Le Naturalisme au théâtre*, Zola avait fait l'éloge d'Alexandre Dumas fils, qu'il assimilait au mouvement

²⁶ Jules de Marthold, 1888, *L'Année dans un fauteuil*, revue de 1888 en trois actes et vingt-cinq tableaux précédés d'un prologue, dessins de J.A. Loron, Lebègue et Job, Paris, Maurice Magnier, 1888, p. 59-60.

²⁷ Les lettres envoyées à Zola par Claretie, Coppée, Barrès et Bourget donnent de nombreuses indications sur les stratégies menées en vue de l'élection de Zola (BNF, Mss. NAF, 24517).

²⁸ Fiche de la coll. Broca, *Corr*, VII, p. 288.

²⁹ *Corr*, VIII, p. 232.

³⁰ René Peter, *L'Académie française et le XX^e siècle*, Paris, Librairie des Champs-Élysées, 1949, p. 19.

³¹ Lettre de Coppée à Zola, 16 juillet 1888, BNF, Mss. NAF.

naturaliste. Tout en mettant en avant ses origines populaires³², Coppée avait eu le sentiment d'être adoubé dans la vie littéraire par les Goncourt, Flaubert et Daudet, qui l'accueillaient dans le salon de la princesse Mathilde comme un des leurs. Il fréquentait, comme Zola, le salon de Marguerite Steinhell et, avec Zola encore, il participait depuis les années 1880 aux dîners du Bœuf Nature (fondés le 14 avril 1874), sorte de salon littéraire, que fréquentait également Paul Bourget. Coppée a donné des critiques très favorables à Zola, et de manière générale au naturalisme, dont il apprécie les sujets populaires et la description des petites gens³³. Pour sa part, Bourget a également affiché son admiration pour le naturalisme vers 1877-78³⁴ et il a bénéficié de l'aide de Zola lors de son procès contre Lemerre à la fin de l'année 1895.

Soutenu par des auteurs représentatifs des secteurs légitimes du monde littéraire comme le théâtre, le roman psychologique ou la poésie régulière, inscrit dans des logiques de sociabilité qui dépassent de loin les frontières du monde des naturalistes, Zola mène ainsi une stratégie cohérente en vue de la reconnaissance de son œuvre propre et du mouvement qu'il représente. Mais la solidarité professionnelle sur laquelle il fonde ses espoirs se conjugue avec des impératifs de compromis. Elle aboutit souvent à faire élire un autre écrivain, jugé moins radical que Zola, en lieu et place du leader naturaliste. Ainsi va-t-on chercher Pierre Loti ou Paul Bourget, Anatole France ou le romancier régionaliste André Theuriet pour rassembler des majorités que le nom de Zola rend improbables. Cette stratégie conduit donc à un échec, et même, si l'on veut à un double échec, puisque Zola non seulement est incapable de s'imposer et qu'on lui préfère des écrivains qui ont manifestement une moindre importance littéraire, voire une hostilité déclarée au naturalisme. On ne peut qu'être frappé par le parallèle qui surgit alors entre la radicalité des choix de Zola et ses échecs à l'Académie.

En mai 1896, au troisième tour de l'élection du successeur d'Alexandre Dumas fils, Zola obtient 14 voix sur les 17 qui forment la majorité ; ce sera son meilleur score. La première démarche de Bernard Lazare a lieu en novembre 1896 ; en décembre Zola ne recueille que 4 voix au second tour pour le même siège. Les dernières élections auxquelles Zola participe sont humiliantes : il ne recueille presque plus de voix à partir de mai 1897. Le soutien de la gauche académique s'est effondré. En novembre 1897 ont lieu les rencontres décisives entre Bernard Lazare, le vice-président du Sénat Scheurer-Kestner et Zola. Le 24 novembre de cette même année, il écrit son premier texte en faveur de Dreyfus ; *J'accuse* paraîtra le 13 janvier 1898. À la fin de cette même année, Zola renonce à postuler à l'Académie.

L'engagement de Zola dans l'Affaire correspond à un engagement profond et raisonné de l'écrivain. Alain Pagès qualifie le coup d'audace de *J'accuse* de « saut dans le vide », parce Zola sait qu'il rompt ainsi avec nombre de ses amis et avec les grandes institutions du pays³⁵. Mais ce que nous avons vu de l'expérience vécue par rapport à l'Académie ferait croire qu'il s'agit également d'un saut hors du vide créé par une stratégie vouée à l'échec, et dont les limites étaient devenues patentées.

Christophe Charle a montré que les prises de position des écrivains au moment de l'Affaire Dreyfus pouvaient être analysées en fonction de l'organisation propre au champ littéraire, lequel surdéterminait en quelque sorte leurs positions éthico-politiques³⁶. L'analyse des candidatures de Zola à l'Académie et la nature des soutiens dont il a bénéficié permettent de formuler cette proposition un peu différemment. L'incapacité des auteurs occupant une position éloignée du naturalisme à imposer leur candidat suggère que la logique du champ littéraire s'impose même à des réseaux de sociabilité anciens et fondés sur des relations de solidarité professionnelle et

³² Voir ses *Souvenirs d'un Parisien*, Paris, Lemerre, 1910.

³³ François Coppée, *Chroniques artistiques, dramatiques et littéraires (1875-1907)*, éd. Y. Mortelette, Paris, PUPS, 2003, p. 17. Voir aussi Zola, *Mémoire de la critique*, éd. par Sylvie Thorel-Cailleteau et Louis Ulbach, Paris, PUPS, 2000.

³⁴ Albert Feuillerat, *Paul Bourget*, Paris, Plon, 1937, p. 92.

³⁵ Alain Pagès, « Zola », dans *L'Affaire Dreyfus de A à Z*, sous la direction de Michel Drouin, Paris, Flammarion, 1994, p. 298.

³⁶ Christophe Charle, *La Crise littéraire à l'époque du naturalisme : roman, théâtre et politique. Essai d'histoire sociale des groupes et des genres*, Paris, PENS, 1979.

d'amitié. Zola s'est illusionné sur le pouvoir de ses amis, comme eux-mêmes se sont illusionnés sur leur capacité à mobiliser en sa faveur l'ensemble des auteurs académiques et, au-delà, les quelques notables qui auraient permis de réunir une majorité. La position de compromis qu'ils ont systématiquement adoptée n'a fait que coopter à l'Académie le groupe de professionnels modérés qu'ils représentaient. Le choix qui s'offrait dès lors à Zola devenait dès lors dichotomique : ou il reniait ses prises de position littéraires, ou il abandonnait l'espoir de s'imposer dans le monde académique.

Le paradoxe est que le renoncement de Zola a eu des effets plus considérables que ses tentatives d'intégration. René Peter a montré que l'Affaire Dreyfus a modifié la structure des rapports de force au sein de l'Académie. La « gauche » et la « droite » se sont l'une et l'autre divisées en personnalités favorables ou défavorables à Dreyfus, ces dernières étant d'ailleurs largement majoritaires et ambitionnant de devenir hégémoniques. La logique des alliances professionnelles qui maintenait un certain équilibre à l'Académie sera remplacée par une logique de groupes dont les oppositions sont lisibles sur une grille politique. Les choix électifs des Académiciens se modifient en conséquence, ce qui aura pour effet de couper encore un peu plus l'Académie des mouvements littéraires novateurs. La droite académique correspond alors de plus en plus nettement à la droite ou à l'extrême-droite politique, et l'Académie jouera entre les deux guerres et pendant la Seconde Guerre mondiale un rôle à la mesure du poids conquis par ses éléments les plus réactionnaires. Même si elle s'ouvre largement aux romanciers entre les deux guerres, si elle crée les grands prix littéraires du roman (1918) et de la poésie (1957), si Paul Valéry ou François Mauriac y sont élus, elle échoue à se maintenir comme un intervenant majeur dans un champ littéraire dont l'Académie Goncourt et la *NRf* s'imposent désormais comme les pôles de référence³⁷.

En conclusion, on le voit, le problème n'est donc sans doute pas de savoir ce que Zola avait à gagner en s'obstinant à poser sa candidature, mais ce que l'Académie a perdu en refusant avec une non moindre obstination son adoubement au naturalisme. La constance de Zola dans ses échecs successifs peut être analysée comme un des facteurs de l'affaiblissement de la référence symbolique incarnée par l'Académie aux yeux des écrivains du XX^e siècle. Les candidatures de Zola à l'Académie, leur échec, et *J'accuse* sont ainsi liés comme autant de moments forts d'un basculement fondamental de la vie littéraire.

³⁷ Cette évolution a été parfaitement décrite par Gisèle Sapiro, *La Guerre des écrivains*, Paris, Fayard, 1999, chapitre 4.



Extrait de Grand Carteret, p.174.